

Florde

Du même auteur

*Fugues*

Plon, 2010

*Les Monstres de Templeton*

10-18, 2010

Points n° P5015

*Arcadia*

Plon, 2012

*Les Furies*

Éditions de l'Olivier, 2017

Points n° P4720

LAUREN GROFF

# Floride

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Carine Chichereau*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Riverhead Books en 2018  
sous le titre: *Florida*.

ISBN 978.2.8236.1370.4

© Lauren Groff, 2018.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Heath*



# ESPACES VIDES ET FANTÔMES



Je ne sais pas comment j'ai pu devenir une femme qui hurle, et puisque je ne veux pas être une femme qui hurle, dont les jeunes enfants vont et viennent le visage fermé, aux aguets, j'ai pris l'habitude après dîner d'enfiler mes baskets pour sortir marcher dans les rues au crépuscule, laissant à mon mari la responsabilité de passer les garçons sous le jet, les mettre en pyjama, leur lire une histoire, leur chanter une chanson et les border dans leur lit, parce que mon mari, lui, n'est pas un homme qui hurle.

Le quartier s'assombrit à mesure que j'avance, et c'est un autre quartier qui se superpose à celui du jour. Les lampadaires ne sont pas très nombreux, et quand je passe dessous, mon ombre folâtre ; elle traîne derrière moi, galope jusqu'à mes pieds, sautille devant moi. La seule autre lumière provient des fenêtres des maisons devant lesquelles je passe, et de la lune qui m'ordonne de lever les yeux, allez, regarde ! Des chats sauvages détalent sous mes pas, des oiseaux de paradis sortent de l'ombre, des odeurs embaument l'atmosphère : poussière de chêne, moisissures, camphre.

Il fait froid en janvier dans le nord de la Floride et je marche vite pour me réchauffer, mais aussi parce que le quartier n'est pas très sûr, bien qu'il soit ancien – d'énormes demeures victorienne occupent l'espace jusqu'au périmètre des maisons de

plain-pied des années 1920, puis à la périphérie leur succède le style californien moderne des années 1950. Un viol a eu lieu il y a un mois, une joggeuse d'une cinquantaine d'années qu'on a entraînée dans les azalées; et il y a une semaine, une meute de pitbulls sans laisse s'est jetée sur une mère et son bébé dans sa poussette, heureusement, ils ne sont pas morts. Ce n'est pas la faute des chiens, mais celle de leurs maîtres! se sont insurgés les amis des chiens sur la liste de diffusion du quartier, seulement ces chiens-là étaient des sociopathes. À l'époque où les banlieues ont été bâties dans les années 1970, le centre historique de la ville a été abandonné à des étudiants qui réchauffaient des haricots sur des réchauds à gaz posés sur le parquet en pin de leurs petits appartements taillés dans les salles de réception reconverties. À force d'humidité et de manque d'entretien, ces demeures ont commencé à pourrir sur pied, à s'affaisser, se couvrir de rouille, et ont été à nouveau désertées et récupérées par les pauvres, les squatters. Nous avons emménagé ici il y a dix ans parce que la maison n'était pas chère, qu'elle possédait une armature en poutres non traitées, et parce que j'avais décidé que, quitte à vivre dans le Sud, avec ses cacahuètes bouillies et ses pans de mousses espagnoles pendouillant telles des touffes de poils sous les aisselles, au moins je n'irais pas me barricader dans une communauté fermée, réservée aux blancs. Est-ce que ce n'est pas un peu... dangereux? disaient les gens de l'âge de nos parents en faisant la grimace lorsque nous leur apprenions où nous vivions, et je devais alors m'armer de toute ma volonté pour ne pas répondre: Vous voulez dire parce que c'est un quartier à majorité noire, ou seulement pauvre? En fait, c'était les deux.

Depuis, les classes moyennes blanches ont envahi notre quartier, qui tout entier subit une épidémie de rénovations. Ces dernières années, les noirs sont partis, pour la plupart. Les sans-abri sont restés un peu plus longtemps, car on est tout près de Bo Diddley Plaza où, récemment encore, des églises distribuaient de la nourriture en même temps que Dieu, avant que les militants d'Occupy investissent les lieux comme la marée en exigeant de pouvoir dormir sur place, puis se lassent de la saleté et refluent, abandonnant dans leur sillage la laisse humaine des SDF dans leurs sacs de couchage. Pendant les premiers mois que nous avons passés dans la maison, nous avons hébergé un couple qu'on voyait partir en douce à l'aube : au crépuscule, ils relevaient en silence le treillis qui ferme le vide sanitaire sous la maison, et dormaient là, avec le plancher de notre chambre en guise de toit, aussi quand nous nous levions la nuit, nous essayions de marcher doucement car c'était indélicat de poser ainsi le pied à quelques dizaines de centimètres du visage de personnes en plein rêve.

Lors de mes promenades nocturnes, la vie de mes voisins se dévoile, les fenêtres éclairées sont pareilles à des aquariums domestiques. Parfois dans le silence, je suis témoin de querelles qui ressemblent à de lentes danses, sans musique. C'est incroyable la façon dont les gens vivent, leur désordre, les délicieuses odeurs de cuisine qui portent jusque dans la rue, les décorations de Noël qui peu à peu se fondent dans l'environnement quotidien. Pendant tout le mois de janvier, j'ai vu sur la cheminée un bouquet de roses datant de Noël peu à peu se flétrir jusqu'à ce que les fleurs soient brunes et racornies, l'eau du vase une fange verdâtre, tandis qu'un énorme père Noël perché au bout d'un bâtonnet continuait

de sourire joyeusement au milieu de toute cette déliquescence. Les fenêtres se rapprochent, l'une après l'autre, se figent dans la brume bleue de la lueur du poste de télévision, ou sur un couple penché sur la pizza du dîner, elles restent immobiles le temps que je passe, puis s'effacent dans l'oubli. Je songe à la manière dont l'eau glisse le long d'une stalactite, puis s'arrête, s'accumule pour que grossisse la goutte luisante, qu'elle s'alourdisse trop pour se maintenir, et plonge.

Il y a dans le quartier une bâtisse presque sans fenêtres que j'aime néanmoins car elle accueille des religieuses. Elles étaient six auparavant, mais les effectifs se sont réduits comme cela arrive chez les très vieilles dames, et à présent elles ne sont plus que trois gentilles nonnes, qui arpentent cet espace immense en faisant couiner leurs chaussures pour pieds sensibles. Un ami agent immobilier nous a dit que lors de la construction, dans les années 1950, un abri antiatomique avait été enfoui dans le calcaire poreux au fond du jardin, et durant mes nuits sans sommeil, quand mon corps est au lit mais que mon esprit continue de vagabonder dans l'obscurité, j'aime imaginer ces sœurs dans cet abri, revêtues de leurs plus beaux atours, chantant des cantiques en pédalant sur un vélo d'appartement pour que les ampoules continuent de dispenser leur lumière irrégulière, tandis qu'en surface, tout a été consumé par la déflagration et que des gonds rouillés écorchent le vent.

Les nuits sont si froides que je croise peu de passants. Il y a un jeune couple, qui court à une allure légèrement plus lente que ma marche rapide. Je les suis en les écoutant discuter de

leur projet de mariage et de leurs querelles avec leurs amis. Un jour, je n'ai pas pu m'en empêcher et j'ai ri de leur conversation, alors ils se sont retournés et m'ont regardée d'un air fâché, puis ils ont accéléré, ont tourné à la première occasion, et je les ai laissés s'enfoncer dans la nuit.

Il y a aussi une femme grande et élégante qui promène un dogue allemand de la couleur des peluches qu'on récupère dans un sèche-linge ; je m'inquiète pour la santé de cette dame à cause de sa démarche rigide, et parce que son visage semble battre comme s'il était par moments électrisé de douleur. Parfois j'imagine que je déboule à un coin de rue et que je la découvre par terre, effondrée, alors je l'installerais sur le dos de son chien, je botterais l'arrière-train de l'animal, et je le regarderais la ramener chez elle avec une grande dignité.

Il y a aussi un garçon d'une quinzaine d'années environ, terriblement gros, dont la chemise est toujours sortie, et que je trouve systématiquement sur son tapis de course dans la véranda. Quel que soit le nombre de fois où je passe devant chez lui, il est là, le pas si lourd que je l'entends deux rues à l'avance. Toutes les lumières sont allumées à l'intérieur, aussi le monde s'arrête pour lui au noir de sa fenêtre, et je me demande s'il regarde son reflet de la façon dont moi je l'observe, s'il voit son ventre onduler à chaque pas tel un étang où l'on aurait jeté une pierre de la taille d'un poing.

Il y a la dame timide sans abri qui marmonne, elle ramasse les canettes, hisse ses sacs cliquetants sur le porte-bagage de sa bicyclette et se sert des vieux blocs de béton devant les belles maisons pour monter en selle ; la trace odorante qu'elle laisse

derrière elle me fait penser à ces riches femmes du Sud vêtues de soie sombre, qui s'aidaient autrefois de ces mêmes blocs pour monter dans leurs calèches, dans une identique bouffée nauséabonde d'intimité féminine. L'hygiène a évolué avec le temps, pas le corps humain.

Il y a le type qui siffle entre ses dents des commentaires salaces, debout dans la lumière, devant une petite épicerie avec des barreaux aux fenêtres. J'adopte un air du genre « me fais pas chier », j'attends qu'il passe à la vitesse supérieure, et quelque part, je suis carrément prête à le recevoir, à laisser sortir tout ce qui monte en moi.

Parfois je crois apercevoir le couple insaisissable qui a vécu sous notre maison, la manière si particulière qu'il a, lui, de se montrer attentionné, la main posée sur le dos de sa compagne, mais lorsque je m'approche il s'agit seulement d'un papayer ployant sur un baril d'eau de pluie, ou de deux garçons qui fument dans les buissons, et qui redoublent de prudence à mon approche.

Ensuite, il y a le psy, assis tous les soirs au bureau de sa demeure victorienne pareille à un galion pourrissant. Un de ses patients l'a surpris au lit avec sa femme ; il avait un fusil chargé dans sa voiture. La femme est morte en plein coït, le psy a survécu, une balle logée dans la hanche, voilà pourquoi il boite lorsqu'il va se resservir un scotch. Selon les rumeurs, il rend visite au cocu meurtrier en prison chaque semaine, même si la teneur de ses motivations reste obscure, est-ce par gentillesse ou pour se gausser, mais les motivations sont-elles jamais pures ? Mon mari et moi, nous venions d'emménager à l'époque où le meurtre a eu lieu ; on grattait la peinture écaillée des moulures en

chêne dans la salle à manger quand les coups de feu ont éclaboussé l'atmosphère, mais bien sûr, nous avons cru que c'était des gamins qui jouaient avec des pétards, quelques maisons plus loin.

En marchant je rencontre des inconnus mais aussi des connaissances. Au début de février, je lève les yeux et j'aperçois une amie par la fenêtre de chez elle, en justaucorps rose, qui fait du stretching, et puis tout à coup, dans un éclair de lucidité, je comprends qu'elle ne fait pas de stretching mais qu'elle se sèche les jambes, et que le justaucorps est juste son corps rosi par une douche chaude. J'ai eu beau lui rendre visite à l'hôpital à la naissance de ses fils, tenir dans mes bras les nouveau-nés exhalant encore l'odeur de leur mère, vu la couture à vif de la césarienne, il a fallu que je la découvre en train de s'essuyer les jambes pour comprendre qu'elle est un être sexuel, et lorsque je lui ai parlé la fois suivante, je n'ai pu m'empêcher de rougir en l'imaginant dans des positions érotiques extrêmes. La plupart du temps, néanmoins, j'aperçois les mères que je connais, courbées comme des houlettes de bergère, scrutant le sol à la recherche de minuscules Lego, de raisins à demi mâchés, ou de celles qu'elles furent autrefois, recroquevillées dans les recoins.

C'en est trop, c'en est trop, crié-je à mon mari certaines nuits en rentrant à la maison, alors il me regarde, doux géant effrayé, se redresse dans le lit, devant son ordinateur, et il dit gentiment, je ne crois pas que tu aies marché assez longtemps, mon trésor, tu devrais faire encore un tour. Je ressors, furieuse, parce que les rues deviennent plus dangereuses à cette heure tardive, alors comment ose-t-il m'envoyer ainsi au-dehors malgré les risques, puisqu'il me sait vulnérable ; mais bon, peut-être que ma maison

tiède est plus dangereuse encore. Dans la journée, quand mes fils sont à l'école, je ne peux m'empêcher de lire des articles sur les désastres qui frappent le monde, les glaciers qui se meurent tels des êtres vivants, le vortex de déchets du Pacifique, les centaines d'espèces qui s'éteignent sans même qu'on le sache, millénaires effacés comme s'ils n'avaient aucune valeur. Je lis, plongée dans un chagrin sauvage, à croire que la lecture peut calmer cet insatiable besoin de deuil, alors qu'au contraire, elle ne fait que l'attiser.

Aujourd'hui, je ne me soucie plus vraiment de savoir où je vais, mais j'essaie de passer chaque soir près de Duck Pond où les illuminations de Noël, oubliées depuis des semaines, se déclenchent toujours, réveillent l'étang, et lancent les grenouilles dans leur chant syncopé. Notre couple de cygnes noirs crierait sur les batraciens de leur timbre de cuivres pour les faire taire, mais en raison de leur infériorité numérique, ils seraient contraints de battre en retraite, de se réfugier sur l'île, au centre de l'étang et d'enlacer leurs cous pour dormir. Ils ont eu quatre cygneaux au printemps dernier, de petites boules de plumes dont les piou-pious faisaient le bonheur de mes enfants qui leur jetaient des croquettes pour chien tous les jours, jusqu'à ce qu'un matin, tandis que les cygnes étaient distraits par la nourriture que nous leur apportions, l'un des poussins pousse un pépiement étranglé, se renverse et coule ; il est remonté à la surface, mais de l'autre côté de l'étang, entre les pattes d'une loutre qui l'a dégusté par petits morceaux en flottant tranquillement sur le dos. Elle a mangé un autre cygneau avant que les gardes-champêtres viennent recueillir les deux derniers, mais nous avons appris plus tard dans la lettre de

diffusion du quartier que le cœur minuscule des poussins, saisi d'effroi, avait cessé de battre. Les cygnes sont restés là à flotter sur l'étang pendant des mois, inconsolables. C'est peut-être une projection : comme ce sont des parents et que leur plumage est noir, ils portent le deuil dès le départ.

Le jour de la Saint-Valentin, j'aperçois de loin des lumières blanches et rouges qui clignotent chez les sœurs et je presse le pas en espérant qu'elles font une fête pour célébrer l'amour, une soirée disco, mais au lieu de cela, je découvre une ambulance qui s'éloigne, et le jour suivant, mes craintes sont confirmées ; les effectifs des religieuses ont été réduits une fois de plus et elles ne sont plus que deux. Se refuser le plaisir érotique pour la gloire du Seigneur semble anachronique à notre époque hédoniste, et en raison de leur fragilité et de l'immensité de la demeure où elles traînent leurs savates, il a été décidé qu'elles devaient décamper. Je viens assister à leur départ un soir, m'attendant à trouver un camion de déménagement, mais il y a seulement là quelques valises en cuir et un ou deux cartons à l'arrière de leur break. Leurs visages ridés respirent le soulagement lorsqu'elles démarrent.

Le froid se traîne jusqu'en mars. L'hiver a été rude pour tout le monde, mais pas aussi terrible que dans le Nord, et je songe à mes amis et à ma famille, là-bas, avec leurs murs de neige sale, et j'essaie de me rappeler que camélias, pêcheurs, cornouillers et orangers sont tous en fleurs par ici, même dans le noir. Je sens le parfum puissant du jasmin dans mes cheveux le lendemain matin, comme autrefois les odeurs de cigarette et de sueur après être allée en boîte à l'époque où j'étais jeune et que je me livrais

à ce genre d'activités impensables. Il existe un style architectural local qu'on appelle, sans vouloir offenser personne, le style *cracker*, du nom des premiers colons anglo-saxons venus en Floride, et qui est tout en vérandas et plafonds hauts; vers la mi-mars commence la rénovation d'une des plus vieilles maisons de style *cracker* du centre-nord de la Floride. La façade est laissée telle quelle, le reste abattu. Nuit après nuit, je vois ce qui subsiste de la maison démolie un peu plus chaque jour, jusqu'à ce qu'un soir elle ait complètement disparu : le matin même, elle s'est effondrée sur un ouvrier, qui a survécu, façon Buster Keaton, en se tenant à l'emplacement d'une fenêtre au moment où la structure a basculé. J'examine le trou où un pan de l'histoire, modeste et peu remarqué, a si longtemps existé, car cette demeure a vu la ville sortir de terre puis s'étendre autour d'elle, et je songe à cet ouvrier ressorti de là indemne, à ce qu'il a pu penser. Une nuit, juste avant Noël, je suis rentrée tard après être allée marcher, mon mari était dans la salle de bains et j'ai ouvert son ordinateur, là j'ai vu ce que j'ai vu, une conversation qui ne m'était pas destinée, un bout de chair qui n'était pas la sienne, aussi sans lui laisser deviner que j'étais dans la maison, j'ai fait demi-tour et je suis repartie marcher jusqu'à ce qu'il fasse trop froid pour continuer, juste avant l'aube, à l'heure où la rosée aurait très bien pu être de glace.

Je suis devant la maison effondrée quand la femme au dogue allemand se glisse près de moi dans l'obscurité et je remarque sa pâleur désormais agressive, elle est si maigre que ses joues doivent se toucher dans sa bouche, sa perruque de travers laisse voir un bout de cuir chevelu au-dessus de sa frange. Peut-être que, de

son côté, elle remarque les sombres épines de mon anxiété, mais elle murmure seulement un bonsoir et son chien me regarde avec une espèce de compassion humaine, puis ils s'éloignent ensemble, dignes et doux, dans le noir.

La plupart des changements ne sont pas aussi soudains que la maison écroulée, et je remarque combien de kilos a perdus le garçon dans sa véranda uniquement le jour où je réalise, au bruit de ses pas, qu'il ne se contente plus de marcher sur son tapis roulant mais qu'il court, alors je l'observe de plus près pour la première fois depuis longtemps, mon ami tout mou que j'imaginai immuable, et sa métamorphose est si frappante qu'on dirait une jeune fille changée en ruisseau ou en bouleau. En quelques mois, cet enfant obèse est devenu un jeune homme mince aux pectoraux en boutons de rose, qui transpire en souriant à son reflet dans la vitre, et je pousse un petit cri devant la vélocité de la jeunesse, ces transformations magnifiques qui soulignent que tout ne se détruit pas si vite que nous n'ayons le temps de l'aimer.

Je continue, et à mesure que le bruit de sa course s'efface, j'entends un ronron inquiétant que je ne parviens pas à m'expliquer. La nuit est poisseuse : j'ai abandonné ma veste la semaine dernière, et je comprends seulement peu à peu que ce vrombissement vient du premier climatiseur allumé de la saison. Bientôt, ils seront tous en marche, accroupis comme des trolls au pied des fenêtres, leur morne rumeur collective noyant les cris des oiseaux de nuit et des grenouilles, et le temps fera un bond en avant, la nuit tombera avec une réticence croissante, et dans le frais sillage du crépuscule, les gens qui ont soif d'air naturel

sortiront, après une journée passée à absorber ce froid artificiel malsain, et je n'aurai plus mes dangereuses rues sombres pour moi toute seule. Dans l'air flotte une odeur agréable, pareille à un feu de camp en pleine nature, et je me dis que la forêt ancienne de gommiers rouges qui entoure la ville doit être ravagée par un incendie, comme l'an dernier je crois, et je pense à tous ces pauvres oiseaux tirés du sommeil par la chaleur, qui s'égaillent dans le noir, désorientés. Je découvre le lendemain matin que c'est pire encore, un incendie provoqué volontairement dans une zone où les sans-abri vivent par douzaines dans des tentes, alors je vais voir, mais il n'y a que de grands chênes, solitaires et noircis jusqu'à hauteur de taille, au milieu d'une plaine de charbon fumant. En rentrant, je découvre la clôture haute d'un mètre quatre-vingts qui entoure Bo Diddley Plaza, montée au cours de la même nuit en prévision de travaux, du moins à en croire les panneaux, et il apparaît clairement qu'il s'agit là d'un projet d'envergure, exécuté avec la minutie d'un ballet. Je reste plantée là, plissant les yeux dans la lumière, et j'ai envie de crier, de chercher les personnes déplacées. Faites que je retrouve ce couple, qu'au moins je voie leurs visages, que je leur prenne le bras, me dis-je. Je voudrais leur préparer des sandwiches, leur donner des couvertures, leur dire que tout va bien, qu'ils peuvent retourner vivre sous ma maison. Plus tard, je suis soulagée de ne pas les avoir trouvés en me rappelant que ce n'est pas très charitable de dire à des êtres humains qu'ils peuvent vivre sous votre maison.

La semaine de chaleur s'avère temporaire, faux départ de la saison. Le temps redevient si humide et froid que plus personne



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2019. N° 1367 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE